

Stéphanie Tésio, *Histoire de la pharmacie en France et en Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 362 p.

Armelle St-Martin

Numéro 34, automne 2012

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1023792ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/1023792ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Presses de l'Université d'Ottawa
Centre de recherche en civilisation canadienne-française

ISSN

1183-2487 (imprimé)

1710-1158 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

St-Martin, A. (2012). Compte rendu de [Stéphanie Tésio, *Histoire de la pharmacie en France et en Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 362 p.] *Francophonies d'Amérique*, (34), 206–209.
<https://doi.org/10.7202/1023792ar>

dans lesquels ils vivent tendent à accentuer des différences d'idées qui, en réalité, ne sont qu'apparentes, comme le pense Cliche. Alors que les échanges des premières années tournent autour de la famille, la question idéologique et le débat d'idées occupent l'essentiel des lettres des années 1950, quoique celles de Cliche se fassent plus rares dans les dernières années. La littérature reste aussi centrale, ne serait-ce que parce que Ferron ne cesse, dans les premières années, de demander avis et conseils à son beau-frère quand il travaille à ses premières pièces. Si Cliche est d'abord mitigé, il prend nettement conscience, avec les années, de la valeur de l'écrivain, l'encourageant dans une vocation littéraire dont il ne doute pas, pas plus que Madeleine d'ailleurs. En janvier 1953, Cliche lui écrira : « Je dois aussi t'écrire parce que je suis ton débiteur, que tu ne m'écris plus, avec raison, et que je voudrais que tu continuasses à me faire parvenir ces lettres qui pour nous étaient comme des "premières" ou des "pré-vernissages" d'œuvres littéraires que nous lisons plus tard ici et là » (p. 235-236). De fait, dans de nombreuses lettres, comme le soulignent d'ailleurs Olscamp et Joubert dans les notes en bas de page, on voit poindre certaines anecdotes qui, plus tard, donneront lieu à telle ou telle scène chez Jacques ou Madeleine Ferron.

L'ouvrage, qui ne forme que le premier volume de cette correspondance, s'ajoute donc aux échanges épistolaires plus récemment publiés entre Jacques Ferron et, respectivement, Victor-Lévy Beaulieu (aux Éditions Trois-Pistoles en 2005), Pierre Baillargeon (chez Lanctôt éditeur en 2004) et André Major (chez Lanctôt éditeur en 2004), sans compter l'ouvrage qui regroupe les lettres de l'écrivain à ses sœurs (chez le même éditeur en 1998). C'est une pierre de plus à l'édification d'une œuvre absolument majeure de la littérature québécoise, et dont les nombreux travaux qu'elle a générés depuis une vingtaine d'années ne cessent de redire l'actualité.

François Ouellet
Université du Québec à Chicoutimi

Stéphanie Tésio, *Histoire de la pharmacie en France et en Nouvelle-France au XVIII^e siècle*, Québec, Les Presses de l'Université Laval, 2009, 362 p.

Ce livre, issu d'une thèse de doctorat, est à certains égards fascinant. Si les monographies sur l'histoire de la médecine sont fort nombreuses, il

n'en est pas de même pour celle de la pharmacie. En outre, l'histoire de la pharmacie en Nouvelle-France est quasi inexplorée. Enfin, dans ce dernier domaine, personne ne s'est soucié de comparer la colonie et la métropole. L'impression favorable que dégage le titre de l'ouvrage est confirmée par le traitement de la matière : une lecture sociale, économique et matérielle de la pharmacie au XVIII^e siècle des deux côtés de l'Atlantique. Pendant longtemps les histoires des sciences se sont contentées d'aligner les découvertes qui ont mené au paysage scientifique tel qu'il existe de nos jours. Vu l'originalité du sujet pour la Nouvelle-France, l'auteure aurait pu choisir cette voie de la facilité. Or le cadre théorique de l'*Histoire de la pharmacie* prolonge les avancées critiques qui ont marqué l'histoire des sciences (je songe ici aux études pionnières de George Sebastian Rousseau, Roy Porter ou de Mirko Grmek) et les élargit par cette perspective comparative. Ainsi tout au long de ce livre, l'auteure nous invite à voir défiler les liens qui existent entre la pharmacie de France (de Basse-Normandie, tout particulièrement) et celle de la vallée du Saint-Laurent. Dans le champ de la pharmacie, la Nouvelle-France, il faut le dire, garde son visage de colonisé, subissant comme ailleurs les pratiques de la métropole, sans qu'il soit possible de parler véritablement d'un échange de connaissances.

L'*Histoire de la pharmacie* est divisée en trois parties. La première examine l'« organisation des apothicaires » : d'une part, du point de vue de leur fonctionnement institutionnel et, d'autre part, sous l'angle de l'exercice du métier. Il en ressort que l'encadrement juridique de la profession est nettement plus complexe en Basse-Normandie qu'en Nouvelle-France où il existe moins d'institutions supervisant la profession, surtout dans le domaine de la formation. Parallèlement à ce constat, il apparaît clairement qu'en Nouvelle-France les limites du métier d'apothicaire sont floues. Les apothicaires qui pratiquent en Nouvelle-France étendent leur expertise au métier connexe qu'est la chirurgie, contrairement à leurs collègues de Basse-Normandie. La deuxième partie du livre, intitulée « Au cœur de la pharmacie », débute par une histoire des connaissances médicales. L'auteure décrit ensuite la façon dont les apothicaires accèdent aux savoirs pratiques nécessaires à l'exercice de leur métier. Une incursion « à l'intérieur des apothicaireries » fournit de précieux renseignements sur la fabrication des remèdes et sur les matières premières utilisées. Sur ce plan, il existe peu de différences entre la colonie et le continent, car le même savoir existe de part et d'autre de l'Atlantique, et les décalages renvoient

surtout à l'organisation des officines, à la qualité des instruments et à la quantité de substances dont dispose l'apothicaire. En Basse-Normandie, le matériel est plus dispendieux, plus spécialisé et plus abondant. L'auteure termine par un chapitre dans lequel elle présente des exemples de soins et une analyse des relations entre les praticiens et les patients. La dernière partie de l'ouvrage est consacrée au « réseau social et [au] niveau de vie » des pharmaciens. L'auteure réussit à peindre un tableau de la vie privée des apothicaires de la Nouvelle-France et de la Basse-Normandie. Plusieurs faits permettent de voir, pour ainsi dire, le pharmacien sous un éclairage intime (âge au mariage, nombre d'enfants et stratégies de parainage sont des exemples). Le lecteur peut aussi mesurer l'aisance financière des apothicaires et comprendre la façon dont ils gagnent leur vie au quotidien. Les mœurs des apothicaires canadiens et des pharmaciens français sont fort semblables. Toutefois, deux différences frappantes peuvent être soulignées : l'absence d'utilisation de la contraception chez les praticiens canadiens (leurs collègues bas-normands limitent leur famille à trois enfants en moyenne dans la deuxième partie du XVIII^e siècle) et le fait que la population canadienne s'endette plus pour les soins médicaux.

Dans l'ensemble, l'enquête de Stéphanie Tésio semble tout à fait unique en son genre. Aucun aspect de l'art de la pharmacie ne lui a échappé. Mais peut-être est-ce là le défaut de ce livre. En voulant tout couvrir, l'auteure n'a pas pu procéder à une analyse approfondie de son domaine. Le lecteur voit défiler une suite d'informations, sans qu'il puisse véritablement comprendre ce qui les lie entre elles. Je songe, par exemple, à la section consacrée à « la situation du livre dans les bibliothèques des apothicaires et des médecins au Moyen Âge et au début de l'époque moderne ». Quels nœuds existent-ils entre cette « situation » et « la manière dont les praticiens se procurent des livres » ? De plus, quelles raisons ont poussé l'auteure à remonter aussi loin que le Moyen Âge ? Le lecteur est quelque peu dérouté. Je verrais une lacune dans les références bibliographiques, d'autant plus surprenante que la plume de l'auteure est précise. En effet, il devient quelquefois difficile de séparer les conclusions de l'auteure de celles de ses sources. Par exemple, l'auteure discute la notion de maladie en s'appuyant, pour commencer son propos, sur l'historien Robert Hudson, mais puisqu'il n'y a aucun appel de note on se demande dans quelle mesure ce qui suit appartient aux cogitations de l'auteure. Par ailleurs, je n'ai pas pu retrouver le nom de l'historien dans la bibliographie. À propos de celle-ci, il faut mentionner qu'une

partie importante de l'ouvrage (« Les études des professions de santé au Canada ») est basée sur un mémoire de maîtrise. Il est vrai que le sujet est neuf; il est donc difficile de s'appuyer sur des études plus solides. Ce défaut est contrebalancé par les nombreux documents de première main (bien que tous les fonds ne soient pas clairement identifiés) qui tracent la voie à d'autres recherches dans le même domaine.

Armelle St-Martin
Université du Manitoba

Janine Gallant et Maurice Raymond (dir.), *Dictionnaire des œuvres littéraires de l'Acadie des Maritimes du XX^e siècle*, Sudbury, Éditions Prise de parole, 2012, 319 p.

La littérature acadienne a connu un essor important depuis les années 1970 et a su s'imposer dans le paysage littéraire de la francophonie canadienne. Grâce au talent de ses auteurs – dont Antonine Maillet, Herménégilde Chiasson, Gérard Leblanc, Jacques Savoie, France Daigle ou Georgette LeBlanc – et à la richesse de leurs œuvres, la littérature acadienne a effectivement connu un rayonnement, tant sur la scène nationale qu'internationale. Or, si certains écrivains parviennent à se démarquer, d'autres sont plus ou moins passés sous silence et risquent de sombrer dans l'oubli. Ce manque de visibilité de certains textes acadiens n'a souvent rien à voir avec leurs qualités littéraires, mais tient plutôt à la fragilité des institutions en contexte minoritaire, particulièrement sur le plan de la diffusion. Aussi existe-t-il encore peu d'ouvrages de référence permettant de naviguer à travers la production littéraire qui s'est faite en Acadie depuis la fin du XIX^e siècle – période qu'on a nommée la Renaissance acadienne. Outre pour les ouvrages récents de David Lonergan (*Tintamarre : chroniques de littérature dans l'Acadie d'aujourd'hui*, en 2008, et *Paroles d'Acadie : anthologie de la littérature acadienne (1958-2009)*, en 2010) ou de Serge Patrice Thibodeau (*Anthologie de la poésie acadienne*, en 2009) – qui n'offrent pas un regard exhaustif sur la littérature acadienne –, il faut remonter à la fin des années 1970 et au début des années 1980 pour trouver des ouvrages de référence couvrant l'ensemble de la production littéraire acadienne, soit en 1979 pour l'*Anthologie de textes littéraires acadiens* de Marguerite Maillet, Gérard LeBlanc et Bernard Émont et en 1983 pour l'*Histoire de la littérature acadienne : de rêve en rêve* de Marguerite Maillet. Bien que ces ouvrages aient pu